

Trois expériences égyptiennes de la rencontre touristique

*Sandrine Gamblin**

Nous proposons d'aller à la rencontre de trois Égyptiens dont le point commun est d'être, par leurs compétences, leur lieu de résidence et/ou leur choix professionnel, en contact quotidien avec des touristes étrangers, majoritairement occidentaux¹. Notre regard porté sur ces hommes ne s'intéresse pas à la relation *hosts and guests* telle qu'elle est construite « classiquement » par l'anthropologie du tourisme, pour laquelle cette relation constitue un principe structurant des expressions identitaires locales, le plus souvent posées en termes soit d'acculturation, soit de résistance [Smith, 1977 ; Abram, 1997]. Nous traitons la rencontre touristique dans ce qu'elle implique et signifie pour ces hommes en termes de choix de vie et de modalités d'actions ; en quoi ces choix et ces actions redéfinissent-ils plus largement leur relation d'individu au groupe, au-delà du champ touristique proprement dit ?

Goma'a, la cinquantaine, et Sayd, d'une dizaine d'années plus jeune, sont tous deux originaires de Louxor, région située dans le sud de l'Égypte et qui doit sa réputation internationale au site antique de Thèbes, classé par l'Unesco au patrimoine mondial. Louxor, qui compte environ 200 000 habitants, est un haut lieu du tourisme international en Égypte depuis le XIX^e siècle, devant sa réputation et sa raison d'être à ses vestiges pharaoniques, aux égyptologues et aux visiteurs occidentaux, touristes et voyageurs². S'y concentrent les sites archéologiques les plus

* Institut d'Études Politiques de Paris, Centre d'Études et de Documentation Économiques et Juridique, Le Caire.

1. Nous avons rencontré ces trois personnes il y a plus de dix ans, alors que nous effectuions un premier travail d'enquêtes entre 1995 et 1998. Tous trois commençaient alors leur projet dans le tourisme. Nous avons donc pu en suivre les différentes étapes de mise en œuvre et y participer à l'occasion. Au-delà de la relation d'enquête, l'échange établi nous a ouvert de multiples portes sur une société que nous avions l'ambition de saisir au-delà des limites de la recherche qui motivait au départ notre présence en Égypte. Celle-ci s'est prolongée jusqu'à aujourd'hui, transformant et pérennisant les relations établies avec ces trois personnes et leur famille.

2. Rappelons que la formule moderne du voyage organisé est expérimentée hors Europe par Thomas Cook en 1869, à l'occasion de l'inauguration du Canal de Suez. L'événement marque la main mise des puissances européennes sur l'Égypte mais aussi le contrôle exclusif par Thomas Cook des transports maritimes et fluviaux et des établissements touristiques dans le pays. L'agence britannique construit à Louxor les premiers hôtels de standing international à partir des années 1870. Sur Louxor au début du siècle dernier [Gamblin, 2006].

prestigieux : temple de Louxor et de Karnak sur la rive est, vallée des Rois, tombeau de Toutankhamon et temple de Hatchepsout sur la rive ouest, dans le village de Gurna³.

Tala'at, la trentaine, est lui originaire de Bahariya, oasis du désert occidental situé à environ quatre cents kilomètres du Caire. Le village principal compte au dernier recensement national de 1996 6 500 habitants sur une population totale d'environ 25 000 personnes. Le tourisme d'aventure s'y est développé depuis les années quatre-vingt dix à la faveur des nouvelles tendances internationales, permettant ainsi de diversifier l'offre touristique égyptienne et de valoriser de nouvelles régions. La découverte de centaines de momies ptolémaïques et l'ouverture d'un musée en a fait récemment une destination culturelle située à seulement cinq heures de route du Caire.

Tous trois partagent aujourd'hui leur temps entre l'Europe et l'Égypte. Travailler dans le secteur touristique ne signifie pas tant entrouvrir les portes d'une éventuelle émigration que réunir les conditions de réussite dans un système égyptien où l'ascenseur social fonctionne très difficilement. Les parcours de ces trois entrepreneurs touristiques s'inscrivent en outre dans des processus plus larges de transformation de territoires économiquement stratégiques et nous donnent ainsi à saisir l'articulation entre des politiques étatiques incitatives qui consistent à faire officiellement du tourisme un levier de développement national et régional, les réalités socio-économiques locales et les aspirations individuelles. Enfin, pouvons-nous lire à travers ces portraits trois points de vue du rapport à l'Occident. Ces hommes semblent constamment à la recherche de ressources et de modalités d'action transversale afin de concilier des mondes de valeurs qui souvent s'entrechoquent plus qu'elles ne s'échangent. C'est pour le moins l'hypothèse qui nous conduit au départ à nous intéresser à ces trois individus ; hypothèse que nous reformulons plus simplement : comment et pourquoi choisit-on de travailler dans le tourisme ? Peut-on d'ailleurs parler de choix, dès lors que les options d'enrichissement économique individuel sont limitées : avec plus de 8,5 millions de visiteurs et 7 milliards de dollars de recettes en 2005, le secteur touristique constitue en Égypte la première ressource en devises de l'État et génère plusieurs millions d'emplois directs et indirects⁴. L'appât du gain, rapide et consistant, est certes un motif premier à s'engager dans l'activité touristique. En revanche, il nous semble qu'à ce calcul initial s'attache des motivations qui relèvent de considérations et d'aspirations beaucoup plus complexes.

Travailler dans le tourisme : « la rue de la réussite »

Faire de l'argent : c'est bien la raison première qui a incité Goma'a à se lancer au début des années quatre-vingts dans le tourisme, qui compte alors en Égypte à

3. Pour une anthropologie sociale et historique de ce village singulier [Van der Speek, 2005].

4. Les estimations sur l'emploi varient selon les sources et les intentions. D'après les déclarations du ministère du Tourisme, le tourisme générerait entre 1 et 10 millions d'emplois directs et indirects. Des économistes évaluent autour de 2,5 millions le nombre d'emplois créés directement et indirectement par les activités touristiques, à la fin des années quatre vingt dix [Tohamy, Swinscoe, 2000].

peine deux millions de visiteurs⁵. Étudiant, communiste et grand lecteur, ses activités militantes lui valent la prison et la rupture avec son père, à qui les rumeurs lui rapportent que son fils ne fait plus la prière, boit de l'alcool et milite dans des groupes d'extrême gauche. À son retour à Louxor, diplôme en poche, le salaire qu'il touche comme enseignant ne permet pas de subvenir aux besoins de ses frères et sœurs dont il a la charge depuis le décès du père. « À l'époque, nous rappelle Goma'a, il y avait trois secteurs où tu pouvais faire de l'argent, et rapidement : le marché noir des devises, la drogue et le tourisme ». Goma'a travaille d'abord pour différents agents touristiques du Caire, puis établit son agence et voyage régulièrement en Europe. Observant l'importance croissante des touristes anglais à Louxor, il décide au début des années quatre-vingt dix de créer un lieu inédit : un pub anglais, avec billard et fléchettes, musique pop, bière et whisky au bar, *beef pie* et *mash potatoes* au menu. Il lui manque toutefois une partie du capital, à savoir un partenaire qui amènerait les 250 000 livres nécessaires (soit environ 35 000 euros d'aujourd'hui). La mise en œuvre du projet tient à ce qui relève de l'improbable : une rencontre touristique, à contre courant des clichés portés sur les hommes de Louxor, « ville de toutes les arnaques »⁶. Un homme d'affaires sud-africain, de passage pour quelques jours à Louxor, accorde à Goma'a la somme manquante⁷. Le pub devient très rapidement une entreprise florissante, en dépit des périodes de crise qui touchent le secteur à la suite d'attentats contre des touristes⁸. Goma'a est aujourd'hui un homme respecté à Louxor. Il reste fidèle à ses convictions politiques et se targue d'une gestion sociale de son établissement. Il rétribue une vingtaine d'employés selon ce qui lui semble être juste, leur finance une assurance maladie, et ne licencie personne sous prétexte de crise. Athée dans l'âme, Goma'a aime à serrer la main de ses clients en lançant, mi-provocateur, mi-sérieux, « *Hi, I am a communist* », et rappelle que ses trois idoles sont Akhenaton, Marx et Bob Marley.

Le pub est un lieu pour touristes étrangers, certes : la clientèle anglo-saxonne est la première visée et l'ardoise immuablement accrochée au-dessus du bar depuis dix ans, et sur laquelle on peut lire « *coktail of the day : sex on a felucca* », donne le ton. Pourtant, contrairement aux autres lieux de consommation touristique, à savoir les hôtels et les bateaux de croisière, les Égyptiens y sont aussi admis, sans

5. Nous invitons le lecteur à retrouver plus longuement Goma'a dans l'ouvrage de Fanny Colonna [Colonna, 2003]. Il y est peu question de tourisme. Le motif de la rencontre entre la sociologue et Goma'a est lui dans le cadre d'une longue enquête sur les diplômés de la province égyptienne.

6. *Guide du Routard* (édition 2000), pour ne citer que celui-ci.

7. Pour la petite histoire : le partenaire de Goma'a n'a plus donné signe de vie pendant dix ans. Il réapparaît lors d'un ultime voyage d'agrément alors que son entreprise en Afrique du Sud a fait faillite. L'homme s'accorde quelques jours de vacances avant d'affronter une nouvelle vie, moins faste. Arrivé à Louxor, il découvre alors un compte en banque à son nom sur lequel Goma'a a fait verser durant toutes ces années la part des bénéfices (avec intérêts cumulés) qui lui revenait.

8. Entre 1992 et 1995, plusieurs attentats ont été commis contre des touristes étrangers par des groupes islamistes radicaux. En 1997, l'attentat du temple d'Hatshepsout, sur la rive ouest de Louxor, a profondément ébranlé l'Égypte (et le monde), en faisant 62 morts dont 58 touristes étrangers. Les groupes radicaux égyptiens, profondément partagés, ont alors annoncé l'arrêt des actions terroristes. Les attentats ont repris en octobre 2004, dans le Sinai et au Caire, selon des modes opératoires d'action et de commandement visiblement soutenus par des réseaux internationaux, dans un contexte régional marqué par le 11 septembre 2001, la seconde Intifada et la guerre en Irak.

restriction ; y viennent les notables locaux, fonctionnaires et commerçants, entre amis parfois en famille. Goma'a a su créer un lieu tout à fait inédit, situé en dehors des complexes touristiques, dans une ville qu'il qualifie de « schizophrène » et que les politiques d'aménagement ne cessent de quadriller au bénéfice exclusif de la clientèle étrangère. Les populations restent en grande partie exclues des circuits locaux de distribution de la rente touristique. Louxor combine ainsi des caractéristiques socio économiques disparates que la géographie des lieux révèle : le centre urbain, *vitrine de l'Égypte sur le monde*, selon l'expression officielle, concentre les temples et les hôtels, et suscite un intérêt quasi passionnel des pouvoirs publics et des bailleurs de fonds internationaux, au nom de la protection du patrimoine et du développement du tourisme⁹. Aux périphéries proches, les quartiers informels, les villages et leur population cumulent en revanche les signes de mal développement qui caractérisent le sud de l'Égypte dans son ensemble : secteur agricole en crise, désengagement de l'État et déficience des services publics, aide au développement insuffisante et inégalement répartie. Sans peu de considération pour les populations locales, le mot d'ordre en matière d'aménagement de la région est généralement celui de l'éviction des sites archéologiques et touristiques de ses occupants indésirables¹⁰. Pourtant, la proximité aux sites archéologiques est un donné géographique, historique et économique essentiel à la survie de populations qui vivent principalement du tourisme et des activités de service associées. Cette proximité permet encore aujourd'hui la redistribution locale d'une (petite) partie des revenus générés par un secteur touristique structuré par des logiques de monopole économique venu d'ailleurs, du Caire ou de l'étranger.

Sayd, originaire du village de Gurna, sur la rive ouest, fait ainsi partie de ces populations situées aux marges des circuits de la rente touristique. Pour lui, le tourisme ne fut pas un choix mais l'unique option pour s'en sortir. Sa famille possédait une maison au cœur de la nécropole thébaine, mais pas de trésor à exploiter. Le père vendait des scarabées en résine ou en albâtre à l'entrée de la vallée des Rois et faisait cultiver un bout de terrain en contrebas de la montagne. Le tourisme, sa famille en vit depuis plusieurs générations, et les enfants sont mis à contribution depuis leur plus jeune âge à la vente de souvenirs pharaoniques ou de petites poupées de chiffon confectionnées à la maison, permettant ainsi de générer quelques revenus directement reversés aux femmes. À la mort du père et sous la pression des autorités locales, la famille « descend » de la montagne à la fin des années quatre-vingts pour s'installer en lisière des terres agricoles, à quelques centaines de mètres des sites de la nécropole. Deuxième fils d'une fratrie de cinq

9. Louxor a connu depuis les années soixante-dix près d'une dizaine de plans d'aménagement en tous genres, financés pour certains par l'UNESCO, la Banque mondiale ou encore, pour le dernier en date (1997-2005), par le Programme des Nations Unies pour le Développement, soit un budget de plus de deux millions de dollars. Ce *master plan* prévoit de vider une partie du centre urbain pour faire de Louxor une ville-musée (*open-air museum*). Les populations, pour celles qui ont les moyens d'accéder à la propriété, seraient relogées dans une ville nouvelle en construction dans le désert, *New Theba*. Une seconde ville nouvelle, *New Luxor*, devrait accueillir une partie des dix millions de touristes internationaux visés à l'horizon 2017.

10. Sans grand résultat jusqu'à présent, et parfois avec confrontation violente : en janvier 1998, dans le village de Gurna, sur la rive ouest, la tentative de démolition d'une maison a suscité des heurts violents entre populations et forces de l'ordre, entraînant la mort de quatre villageois.

garçons et de deux filles, Sayd est le premier à avoir accompli un second cycle scolaire et obtient un diplôme professionnel dont le seul intérêt est d'écourter le temps de conscription dans l'armée. Son frère aîné a repris l'échoppe du père de la vallée des Rois et lui, Sayd, tire quelques revenus des rencontres touristiques. Son rêve est de construire un magasin d'albâtre et, surtout, un restaurant.

Marié très jeune à une Allemande de trente ans son aînée, Sayd commence à voyager en Europe et s'installe en Allemagne. Il y fait là-bas une rencontre déterminante : une famille jamaïcaine qui l'initie à la culture rasta. Sayd porte des dreadlocks et voue un véritable culte à Bob Marley avec lequel il entretient une ressemblance physique indéniable. La vente d'albâtre et l'aide financière de sa femme allemande lui permettent de réunir un premier capital pour la construction du magasin : ses deux frères en prennent la gestion pendant qu'il se charge des relations à l'étranger et des contacts avec les agences du Caire. L'affaire bénéficie de la conjoncture de l'après guerre du Golfe : l'été 1992 enregistre des records de visites touristiques. En novembre 1994, des inondations violentes emportent la maison familiale. Seul un étage du nouveau bâtiment est construit, occupé par le magasin d'albâtre. Sayd décide alors de revenir s'installer au pays et de construire une nouvelle maison où chaque membre de la famille possède un appartement, à plusieurs kilomètres des sites, à l'intérieur des terres agricole. Au dessus de la fabrique d'albâtre, il décide de construire un second étage pour y faire le restaurant de ses rêves. La localisation est idéale : en lisière du désert, au bord de la route principale où défilent chaque jour des dizaines de bus touristiques lors des périodes fastes, la terrasse offre un panorama superbe sur la montagne thébaine d'un côté, sur la campagne égyptienne et le Nil, de l'autre. Le restaurant ouvre ses portes en 1996. Un hebdomadaire national consacre, dans sa rubrique « la rue de la réussite », l'histoire exemplaire de ce jeune entrepreneur du tourisme, parti de rien, quelque peu excentrique (son style rasta), et qui fait le choix du retour au pays plutôt que de poursuivre une vie confortable en Allemagne¹¹.

La réussite de Sayd rejoint en certains points le parcours de Tala'at, bédouin de Bahariya. Celui-ci est aussi évoqué en exemple dans la presse égyptienne francophone, pour une autre raison : celle de son mariage avec une jeune Française¹². En effet, les mariages avec les touristes étrangères attirent de plus en plus l'attention médiatique, étrangère comme égyptienne, mais faisaient jusqu'alors surtout la réputation des hommes de Louxor, destination inscrite sur la carte du tourisme féminin occidental, à l'instar de Cuba, du Sri Lanka ou du Kenya. Longtemps tabou, le sujet est aujourd'hui un *leitmotiv* de la presse populaire, fait débat à la télévision, et se pose généralement en termes de déperdition morale et de conséquences sur la structure familiale et sur les relations de genre dans la société égyptienne. Au-delà de cet intérêt médiatique pour un phénomène qui touche

11. *Al-Ra'ya*, 5 mars 1996 (en arabe).

12. Le bi-mensuel est essentiellement animé par des journalistes français (*La revue d'Égypte*, septembre 2005 : l'article en question est accessible sur internet : <http://www.larevueegypte.com/Article.aspx?ArticleID=6156>).

aujourd'hui toutes les régions touristiques d'Égypte, le parcours de Tala'at et de sa famille est un autre exemple de réussite catalysée par la rencontre touristique ; non pas celle avec une étrangère, à l'instar de Sayd et comme son mariage avec une Française pourrait le laisser entendre, mais celle de son père avec un couple de touristes autrichiens.

Tala'at est issue de la première *génération tourisme* de Bahariya. Son père sillonne à l'occasion le désert depuis les années quatre-vingts, alors que la route qui relie le Caire à l'oasis vient à peine d'être asphaltée, transportant avec elle quelques touristes égarés ou passionnés de grands espaces. Les safaris, activité économique alors marginale, constitue un appoint à son salaire d'employé municipal et aux revenus de la terre qu'il possède avec sa famille. Le tourisme d'aventure prend réellement son essor à la fin des années quatre-vingt dix, à la faveur d'une demande internationale croissante : les hôtels et les voitures tout terrain se multiplient en deux ou trois ans à peine pendant que l'organisation des circuits se fait de plus en plus via des agences situées au Caire ou directement avec les tour operator étrangers, grâce à la modernisation récente du centre téléphonique et la connexion de l'oasis au réseau internet. Jusqu'alors, la famille de Tala'at possédait une voiture, un Toyota modèle soixante dix au confort sommaire et très répandu dans l'oasis. Tala'at offrait ses services de chauffeur et de guide selon les arrivées de touristes. Le tourisme international à Bahariya passe à une autre échelle dès lors qu'un Allemand, en partenariat avec un tour operator égyptien du Caire, ouvre en 1996 le premier hôtel de standard international. L'augmentation concomitante de la demande touristique, la rationalisation des services touristiques ainsi que l'apparition d'un premier monopole (l'hôtel), a littéralement fait imploser les réseaux informels d'activités qui jusqu'alors étaient tenues par quelques locaux et fondées essentiellement sur des logiques de solidarité familiale. L'intrusion des agents du Caire et d'ailleurs commence alors à menacer les artisans du tourisme de l'oasis, tels que Tala'at et son père, qui attendent avec d'autres l'arrivée du bus en provenance de la capitale, avec son lot de voyageurs étrangers individuels.

Pour Tala'at, le basculement d'artisan à entrepreneur dans un tel contexte de changement structurel du secteur, tient à la rencontre d'un couple d'Autrichiens proches de la retraite, précurseurs du tourisme d'aventure dans la région, et avec lesquels le père a noué une relation régulière depuis plusieurs années. Le projet commun consiste à construire un camp bédouin dans une palmeraie (les terres appartiennent à la famille), située en plein désert à quelques kilomètres du village, et pourvue d'une source d'eau chaude naturelle à la température idéale. Le père, par son emploi à la municipalité, obtient les autorisations nécessaires à la construction, puis la connexion au réseau électrique, et enfin, une route asphaltée. Dotés d'infrastructures d'accueil et d'une seconde voiture tout terrain de modèle plus récent et plus confortable, père et fils sont en mesure de proposer des services touristiques intégrés, de l'accueil au village à la prise en charge dans le désert. La famille fournit la main-d'œuvre et fonctionne dès lors comme une petite entreprise d'une dizaine d'actifs, limitant à l'essentiel, à savoir aux relations avec les agences touristiques du Caire ou de l'étranger (fonction essentielle de Tala'at), les liens de

dépendance externe. En cinq ans, l'entreprise familiale se dote de cinq voitures tout terrain des modèles les plus récents et des plus confortables. Tala'at part dorénavant très rarement dans le désert et gère ses affaires à partir du Caire ou du village, en liaison constante avec ses groupes et son personnel par téléphone satellitaire. Il fait récemment l'acquisition, en plein village, d'un verger qui comprend deux corps de ferme ancienne à rénover et une source naturelle d'eau chaude. Son projet, le premier du genre initié par un oasisien, est d'établir une *guest-house*.

L'oasis est, par définition, un écosystème fragile. L'agriculture en est la principale ressource de revenus, aujourd'hui progressivement substitués par l'exploitation touristique des ressources naturelles, désert et sources d'eau chaude. Celles-ci révèlent néanmoins déjà d'inquiétantes dégradations : en moins de cinq ans, les sources majeures exploitées pour l'irrigation et le plaisir des touristes, montrent des signes de tarissement pendant que les principaux déserts exploités subissent, sans contrôle et sans mesure d'information préalable, un nombre croissant de visiteurs et de véhicules en tous genres. L'oasis, pourtant administrativement rattachée au gouvernorat de Guiza (le Caire), demeure loin des centres politiques de décision et d'aménagement, ne fait l'objet d'aucun programme de protection et de régulation et reste totalement ignorée des bailleurs de fonds internationaux. Les nouveaux hôtels sont le plus souvent construits en briques et béton, sur plusieurs étages, sans souci esthétique et environnemental. D'une certaine manière, Tala'at, avec son camp bédouin et son projet de *guest house* se situe à contre courant des pratiques locales de l'accueil touristique tout en s'inscrivant dans les rhétoriques internationales de tourisme durable.

Pourtant, aussi visionnaires puissent-ils paraître, les projets de Tala'at restent ancrés dans une conception isolée et personnelle qui résulte de rencontres et de conseils d'amis, touristes d'Europe ou résidents étrangers en Égypte, dont les conceptions de l'aménagement touristique sont largement formatées par les stéréotypes produits sur les sociétés arabes, bédouines en l'occurrence. En outre, la protection de l'environnement ne constitue pas la motivation première de Tala'at mais répond à une demande étrangère explicite. D'ailleurs, aucun cadre général et institutionnel ne permet de soutenir son projet dans cette direction et de lui accorder les moyens effectifs en matière d'étude de faisabilité ou de conseil en énergie renouvelable, par exemple ; autant de domaines techniques nécessaires à la mise en œuvre d'un projet durable qui impliquent des compétences localement inexistantes ou limitées chez les partenaires étrangers potentiels de Tala'at. La dimension environnementale s'inscrit avant tout dans une stratégie marketing, en rapport à ce qu'attendent les touristes et ce qui se fait en Europe (Tala'at y voyage tous les étés). Quant à la dimension culturelle bédouine, elle répond tout autant aux attentes de la clientèle étrangère qu'elle participe chez Tala'at de convictions personnelles.

En effet, celui-ci se veut promoteur d'une culture bédouine *authentique* : son camp *bédouin* en témoigne, par l'expression elle-même. Il est composé d'un espace central dédié aux invités, sur le mode de l'hospitalité bédouine : un feu au centre permet de faire le thé *à la bédouine*. Des festivités *bédouines* y sont organisées. Tala'at les veut bien sûr authentiques, à savoir composées de musiciens du

crû¹³. Depuis quelques temps, face à la demande touristique croissante, les groupes de musique de l'oasis font appel à des musiciens *étrangers*, venus du Fayoum, de Siwa ou de Marsa Matrouh – soit trois régions peuplées en partie de bédouins [Altorki, Cole, 1998]. Ils associent parfois une chanteuse, voire même une danseuse, conformément aux attentes des visiteurs étrangers (la fameuse danseuse orientale), dans un esprit de synthèse marketing bien ciblée. La chose était encore impensable dans le village il y a quelques années, où seuls les hommes dansent en public et reproduisent des danses traditionnelles de femmes. Le conservatisme et les codes religieux sont de rigueur au village ; les femmes sont toutes voilées et très peu travaillent.

La quête d'authenticité chez Tala'at investit jusqu'à l'espace privé et familial. Ainsi, la maison récemment construite reflète, dans son agencement et sa décoration, une part des valeurs dites bédouines que Tala'at veut promouvoir : la pièce principale est réservée aux invités et se compose de banquettes basses distribuées contre les murs. Des rideaux habillent ceux-là et, singularité du lieu qui fait la fierté du propriétaire, le plafond est chargé de moulures en stuc aux formes complexes et peintes aux couleurs pastel et dorées. Tala'at désigne ce travail d'artisan venu du Caire comme typiquement bédouin, ou plus précisément, '*arab*, en référence à la péninsule arabique, terre du prophète. Ainsi, les influences libyques attestées dans le dialecte des oasiens et dans l'histoire du peuplement de la région sont-elles ici ignorées au nom d'une culture bédouine réinterprétée selon une double intention. La première est destinée aux touristes étrangers et se nourrit des stéréotypes courants qui se télescopent parfois avec certaines valeurs locales importées. Le retour des migrants des pays du Golfe est par exemple un facteur essentiel de transformation des goûts et des pratiques dans les foyers égyptiens, notamment en matière de décoration intérieure et d'habillement. Ainsi le pantalon ou le *sarwal* oasien sont troqués contre une *gallabeya* immaculée, agrémentée d'un *shaysh* (foulard) porté à la saoudienne et de lunettes Ray Ban. Le style néo-bédouin oasien répond pleinement à l'imagerie touristique occidentale, tout en se conformant aux tendances d'*arabisation* à la saoudienne des mœurs locales.

La seconde intention répondrait à une quête de conformité sociale endogène, vis-à-vis des gens de l'oasis. Travailler dans le tourisme ne fait pas bonne réputation. Métonymiques de la rencontre touristique, les mariages avec les étrangères se sont multipliés en quelques années, dévoilant du même coup les modes d'enrichissement peu honorables de certains. La pratique est ostentatoire, dans un village où l'endogamie et les solidarités familiales structurent la vie sociale et économique de l'oasis. Chez Tala'at, l'*arabisation* des valeurs, au sens d'une réinterprétation du

13. La notion est à nuancer : une observation de la structure de la propriété foncière et l'histoire du peuplement de l'oasis inciteraient plutôt à penser que celle-ci est avant tout un lieu de circulation importante où se sont fixées des populations pas nécessairement bédouines, originaires de régions très diverses. Ceci tient d'une part à la proximité de l'oasis et son rattachement administratif avec le Caire ; mais aussi à son emplacement géographique, sur les routes de la vallée vers la Libye ou vers le Sud. On peut observer dans l'oasis la présence de gens de la vallée, à savoir des agriculteurs non bédouins : par exemple, la propriété achetée par Tala'at appartenait à un propriétaire terrien de Miniya, région située dans la vallée du Nil à quelques centaines de kilomètres au sud du Caire.

mode de vie bédouin à l'aune des valeurs religieuses largement importées de la péninsule arabique (outre l'émigration, les chaînes satellitaires de prédication sont aussi des vecteurs primordiaux de transmission de ces valeurs, dans une société où la télévision est le loisir principal), viendrait alors compenser des pratiques de mariage exogame, moralement condamnables mais hautement stratégiques, financièrement (enrichissement matériel) et symboliquement (matérialisation des réseaux avec l'étranger).

Tourisme, stratégies matrimoniales et image sociale

Ainsi, le mariage récent de Tala'at avec une jeune Française, aussi idéalisé qu'il puisse paraître dans le récit accordé au journaliste étranger et aux touristes de passage, n'est pas moins une formalité pratique (Tala'at voyageait à l'étranger déjà bien avant d'avoir rencontré sa femme) qu'un faire-valoir local auprès de ses pairs et des habitants du village : en effet, sa femme est *jeune* et ne participe pas directement ni financièrement aux projets du jeune homme. Ce mariage « hors norme » fait double sens en rapport à un premier mariage : Tala'at a épousé une cousine germaine, selon les modalités courantes d'entente entre les familles, sans concertation des intéressés. Au faîte de son succès de jeune entrepreneur, il cumule un mariage dans les plus strictes conventions locales, et un mariage avec une jeune étrangère où l'amour et le partage des valeurs sont deux éléments invoqués et revendiqués, à contre courant des stratégies matrimoniales touristiques pratiquées.

Tala'at rejoint d'une certaine manière Goma'a, lequel s'est aussi marié avec une étrangère, plus jeune que lui et sans fortune. Dans les deux cas, le geste apparaît matériellement désintéressé tout en accordant à la personne bénéficiaire la distinction symbolique à laquelle elle aspire, en termes d'image sociale, pour Tala'at, d'intellectuel internationaliste, pour Goma'a. Ce désir de distinction s'adresse notamment à ceux qui ne travaillent pas dans le tourisme et qui voudraient faire de celui-ci un espace moralement condamnable de la rencontre touristique (réduite aux mariages avec les étrangères quinquagénaires) pour des jeunes Égyptiens prêts à tout pour un passeport et un capital à investir dans une cafétéria, un hôtel, une felouke ou une voiture tout terrain. Goma'a a écrit à ce sujet un article dans un hebdomadaire national populaire¹⁴. Il y adopte la position de celui qui connaît le phénomène - son pub est un lieu d'échanges du genre, tout en invoquant la distance de l'observateur à ces jeunes égyptiens dont il évoque l'histoire. L'acte même d'écrire un article sur le sujet lui permet d'affirmer sa non appartenance à une catégorie stigmatisée d'actifs du tourisme et d'insuffler, par sa propre histoire, une autre image de la rencontre touristique. Mais la comparaison entre les deux hommes s'arrête ici.

Goma'a, par son passé et ses convictions politiques, n'a que faire d'une réputation de notable et sa réputation d'homme public s'est construite sur d'autres terrains. Il est issu par sa mère de la famille des *Hajjajî*, dépositaires du patrimoine

14. *Nisf al-Dunia*, 7 mars 1998.

historique et religieux de Louxor. Son père était par ailleurs un fonctionnaire exemplaire et respecté de la ville. Le pub, parce qu'il autorise la mixité des genres et bénéficie d'un capital familial hérité puis consolidé, est devenu un espace de négociations et d'interactions locales au sein duquel Goma'a fait office d'arbitre et d'intermédiaire. Son passé et ses convictions communistes le déchargent par ailleurs de toutes accointances avec les autorités policières et politiques de la ville, qu'il connaît pourtant bien, alors que son parcours universitaire, sa grande culture et sa réussite dans les affaires, forcent le respect des notables locaux et des représentants de l'ordre public. L'ensemble de ces qualités lui confère au final une image d'impartialité et de neutralité, l'associant, à son corps défendant, à la classe des notables de la ville. Enfin, ses activités littéraires lui confèrent une image de lettré qui entretient la distinction. Il est proche d'écrivains célèbres, il écrit régulièrement des articles dans la presse et travaille à un ouvrage de portraits et de témoignages de « gens ordinaires » de Louxor. Il n'en est que plus respecté dans ce rôle qui se combine à ses activités d'entrepreneur qui réussit et de fils du pays (*ibn al-balad*) engagé dans sa ville.

En revanche, chez Tala'at, dont le capital familial et intellectuel est beaucoup moins prestigieux, la quête de reconnaissance est un moteur patent des ambitions du jeune homme. Cette quête passe notamment par la construction d'une image sociale autre que celle que lui confèrent ses activités dans le tourisme. Il concède par exemple à ne plus fumer de *bango* (marijuana locale) ni de boire d'alcool en public et d'aller à la mosquée le vendredi. Il opère ainsi une double stratégie de conformation et de distinction : conformation aux règles sociales locales qui régissent la vie d'un homme de trente ans, à savoir le mariage et la religion, mâtinée de discours identitaire bédouin revisité à l'aune des influences régionales ; et distinction par rapport à ses pairs qui travaillent dans le tourisme. Le tourisme est pour Tala'at une ressource symbolique et économique qui permet d'accomplir une première étape de notabilisation endogène : l'argent permet l'acquisition de terres, jusque dans le village historique, de faire des mariages fastueux, de se montrer généreux. Mais le capital économique n'y suffit pas, dès lors que son accumulation implique des pratiques et des valeurs en contradiction avec le statut même de notable local tel qu'il est défini par le groupe. Le jeune homme agit dès lors selon les cadres et les conventions établis, par un retour à ce qui est donné comme la « tradition » : la religion, le mariage, les codes du comportement dans l'espace public. Peut-on pour autant parler de re-traditionalisation, en posant implicitement l'hypothèse que la proximité touristique fonctionnerait comme catalyseur, voire accélérateur du processus dès lors qu'elle met en face à face deux mondes que tout semble opposer ? L'attitude de Tala'at à l'égard de ces deux épouses est à ce titre significatif : sa femme étrangère, qui ne vit pas en permanence dans l'oasis, ne fait aucune concession, ni vestimentaire, ni sur sa présence dans la vie publique et sociale de son mari. Sa femme égyptienne est au contraire confinée au domaine de la maison et au service domestique. Pour autant, peut-on observer que le confinement, s'il est général aux femmes de l'oasis, n'est pas une caractéristique majeure de l'éducation des filles dans la famille de Tala'at : ses deux sœurs ont fait des études supérieures et ont vécu seules, au Caire. La mère de Tala'at est l'une des

premières femmes de sa génération diplômées du supérieur et travaille comme employée municipale. Son parcours précurseur fait la fierté de la famille. La première fille a décidé de travailler et n'est toujours pas mariée à vingt-huit ans. La seconde a fait un mariage d'amour. En somme, pourrait-on conclure que la liberté (relative) de ton et d'attitude des femmes de la famille ainsi que celle que confère le mariage avec une étrangère, devrait trouver compensation dans une attitude de surenchère conservatrice à l'égard de sa femme égyptienne et dans la construction d'une image publique conforme aux valeurs morales et religieuses en vigueur au village.

Le décalage des genres et des attitudes masculines dans les stratégies matrimoniales combinées locale/étrangère est particulièrement frappant dans le secteur touristique. Sayd, nous l'avons évoqué, s'est marié très jeune à une Allemande beaucoup plus âgée que lui, ce qui lui a ouvert la porte de l'émigration, lui a procuré au final un passeport étranger mais l'a classé d'emblée dans la catégorie peu respectée de gigolo. Nous sommes dans une configuration classique de la rencontre touristique où celle-ci constitue une ressource première d'enrichissement économique et symbolique pour des individus qui se situent aux marges sociales et économiques et ne possèdent ni biens, ni terres, ni capital éducatif négociable sur un marché égyptien du travail déjà saturés de diplômés au chômage et déclassés. Sayd, dès lors que son projet de restaurant prend forme et que l'entreprise familiale se développe, décide de prendre femme au village. Il aspire à la reconnaissance du village par un mariage conventionnel local et hautement chargé symboliquement : il épouse la fille du *'umda* du village. Cette fonction prestigieuse, équivalente à celle de maire et qui se transmettait de père en fils, est de nos jours purement formelle et renvoie plus à l'histoire du village qu'à un quelconque pouvoir effectif. La famille du *'umda* fait néanmoins partie du groupe dominant de la montagne, celui qui règne depuis des générations sur les sites antiques et les circuits touristiques locaux. Sayd appartient par sa mère à un autre groupe majeur du village, les *Hassassna*, celui qui incarne l'autorité religieuse et morale dans la région et bien au-delà. Le mariage de Sayd avec la fille du *'umda* aurait difficilement pu se faire au regard de l'histoire des relations des deux groupes concurrents. Or, durant les années passées en Allemagne, Sayd a noué amitié avec le frère de sa future épouse égyptienne, lui-même émigré et marié à une Allemande. Ainsi, la relation de confiance construite sur l'expérience partagée de l'exil, hors du contexte villageois, permet de dépasser les clivages locaux, et de considérer une éventuelle alliance familiale. Les noces, auxquelles les représentants des familles les plus puissantes de la montagne sont conviés, consacrent la réussite de Sayd et clôt une première étape vers la reconnaissance sociale à laquelle il aspire pour lui et sa famille.

Ajustement et discordance des valeurs

Le succès de Sayd est cependant de courte durée, et son mariage, aussi prestigieux socialement puisse-t-il paraître à ses yeux, ne réussit en rien à compenser les décalages qu'il entretient avec le village. Son restaurant, situé en contrebas du hameau des *Hassassna* et de la mosquée du shaykh, est autorisé à servir de l'alcool.

Une fois par semaine, Sayd invite une troupe de la région pour animer la soirée : le restaurant devient rapidement un lieu de rassemblement de la jeunesse masculine du village. De plus, contrairement à Tala'at, Sayd ne concède en rien sur son apparence et ses pratiques : la religion et sa relation à Dieu sont pour lui une affaire personnelle. Il refuse d'entrer dans une mosquée qui pour lui incarne l'hypocrisie sociale et les jeux de pouvoir. Ses longues dreadlocks et son style rasta continuent de déranger. Le style afro-rasta s'est bien un temps développé parmi les jeunes Égyptiens qui travaillent en Mer rouge, mais loin de la famille et du village. Or, pour Sayd, ce n'est qu'une mode qui se réduit à la coupe de cheveux dont les dreadlocks sont beaucoup trop sophistiquées pour traduire l'état d'esprit rasta *authentique* auquel il a été initié par cette famille jamaïcaine rencontrée en Allemagne et avec qui il a vécu. Sayd assume donc un style et des convictions sans concession à l'égard du village. Pour autant, son *ex-centricité* est viable tant que la famille le soutient dans ses projets, celle-ci étant l'élément organique qui le relie encore à la collectivité. Peu à peu, sous pression des autorités religieuses du village et des groupes concurrents - d'aucuns voient d'un mauvais œil la réussite économique d'un marginal de la montagne, la famille de Sayd se désolidarise de celui-ci jusqu'à couper finalement toutes relations et tenter par voie de justice et policière de lui confisquer ses biens.

Son histoire incarne de manière dramatique le grand écart permanent entre les règles imposées par la collectivité à ses membres et l'aspiration à l'épanouissement individuel. Son adhésion à la culture rasta participe de son expérience de l'altérité touristique et fonctionne comme une modalité d'action transversale qui lui permet un temps de vivre à sa convenance. Il passe alors au village pour un artiste ou un marginal sympathique... toléré dès lors qu'il ne transgresse pas les règles du groupe et ne perturbe pas la hiérarchie des pouvoirs établis au sein de la collectivité. Sa rapide promotion individuelle et économique via le tourisme dérange, indéniablement. Sa critique des institutions de la morale, son mysticisme très personnel et son anti-conformisme général sont rapidement considérés comme transgressifs et deviennent motifs d'exclusion. Il se retrouve aujourd'hui complètement isolé sur la scène touristique comme sur la scène villageoise, les réseaux d'activités économiques étant largement travaillés par les systèmes de solidarité et d'interdépendance familiale. Les frères de Sayd, pourtant liés au monde du tourisme, sont eux aussi passés par une phase « rebelle » et ont pratiqué la promiscuité touristique. Passés trente ans, ils ont finalement contracté un mariage dans les formes les plus conventionnelles et surtout, se sont ralliés à la doxa du village. Ils portent la *gallabya* blanche immaculée, ont arrêté de consommer de l'alcool, ne serrent plus la main à une femme, font la prière cinq fois par jour, portent sur le front la marque sombre du pratiquant assidu (la *zbiba*, un cal de peau formé à force de frotter le front sur le tapis). Le phénomène est devenu courant dans la jeunesse masculine de ce village qui vit du tourisme international depuis plusieurs générations. Le processus d'individuation que rend possible le monde touristique est finalement circonstanciel (la rencontre touristique l'est par définition) et circonscrit à l'étape de vie d'un jeune homme dont les pratiques de transgression sont tolérée durant ce temps. L'individu doit inévitablement revenir au

sein du groupe, le mariage étant l'étape symbolique de cette conformation aux règles de la collectivité. Tala'at, à trente ans, s'inscrit pleinement dans cette nécessité du retour au groupe et de conformisme social. L'oasis est par définition un territoire situé aux marges, en dehors des conceptions centralistes de l'aménagement. Les réseaux touristiques européens de Tala'at ne peuvent suffire à accomplir ses projets, conscient qu'il est que sa réussite individuelle et familiale ne peut se faire sans passer par la reconnaissance du groupe. Évoquons enfin la situation plus que métaphorique du drame identitaire et social que vit aujourd'hui Sayd : De nationalité allemande depuis 2 000, il est accusé d'être porteur de faux papiers. Déchu de sa nationalité égyptienne selon les conditions imposées par la loi allemande, Sayd ne peut être considéré comme propriétaire du restaurant qu'il avait enregistré avec ses papiers d'identité égyptienne quatre ans auparavant. L'accusation lui vaut un mois de prison et un « bannissement » définitif de la famille : sa femme et ses filles sont sommées de quitter l'appartement situé dans la maison familiale et s'installent dans le désert, dans les nouvelles zones de développement résidentielle, construites par l'armée et destinées à reloger les populations indésirables de la nécropole thébaine. Étranger dans son propre pays, où le *asl* (l'origine) et la filiation paternelle déterminent pourtant la nationalité, il est acculé à déterminer publiquement, juridiquement, et sans nuance, à quel monde il appartient.

Pour conclure : le tourisme comme espace interstitiel

L'histoire de Sayd est celle de ces marges sociales où les individus sont dépourvus de capital social, économique et éducatif, et sont exclus de fait des circuits de redistribution des richesses. Le tourisme apparaît dès lors comme opportunité de réussite économique mais surtout comme espace interstitiel où l'individu peut élaborer des stratégies d'action transversale et de négociation identitaire dans une recherche de conciliation des valeurs d'ici et de là-bas : être rasta, pour Sayd ou être intellectuel athée, pour Goma'a. Celui-ci n'a jamais concédé au mariage conventionnel égyptien, et continue de clamer ses convictions et de revendiquer sa singularité. Goma'a, par son passé militant communiste, se situe pourtant lui aussi aux marges, politiques cette fois-ci, de la société de Louxor. Il réussit pourtant, contrairement à Sayd, à réunir et pérenniser les conditions qui lui permettent de se maintenir dans cet interstice rendu possible par la rencontre touristique, tout en investissant le monde d'ici et consolidant ses réseaux de là-bas. Il combine surtout un capital familial et intellectuel qui lui permet de tenir une telle posture, dans un milieu urbain où les relations aux groupes et à la famille sont peut-être moins contraignantes qu'à la campagne. Goma'a fait aussi partie de cette première *génération tourisme* des années quatre vingts pour qui le tourisme est avant tout une ressource plus qu'un espace de conciliation de valeurs et d'affirmation de soi. Pour Goma'a, cet espace est ailleurs, notamment dans la politique et la littérature.

Pour Tala'at, Sayd et la jeune génération en général, la rencontre touristique et le mariage avec une étrangère, pour les plus démunis, sont les seules voies opératoires de promotion individuelle et économique qui leur sont accessibles. Depuis dix ans, l'explosion démographique des nouvelles régions du tourisme international

situées sur les côtes de la Mer rouge révèle une mixité sociale et une liberté de ton qu'aucune autre région du pays ne témoigne et que la presse conservatrice condamne régulièrement. Le phénomène ne concerne pas seulement les actifs du tourisme, mais touche l'ensemble de la jeunesse égyptienne en ce sens que les complexes touristiques internationaux sont aussi des lieux de consommation et de loisirs nationaux ; des espaces interstitiels d'individuation et de cohabitation des valeurs, à défaut de conciliation. C'est aux marges territoriales qu'ils se situent, en des lieux créés ex-nihilo, loin des villages, des familles et de la morale sociale. Pour autant, ils constituent des lieux d'échange et de négociation des identités. Ils conviendraient d'observer le champ touristique international sans qu'il faille nécessairement mettre en opposition les *hosts* et les *guests* dans la quête identitaire locale, mais plutôt en se posant la question du possible d'une cohabitation des genres et de ce que cela implique d'un point de vue endogène, en termes d'individuation et de rapport au groupe.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAM S. [1997], *Tourists and Tourism. Identifying with People and Places*, Oxford, Berg, 245 p.
- ALTORKI S., COLE D. [1998], *Bedouin, Settlers and Holiday-Makers. Egypt's Changing Northwest Coast*, Cairo, AUC Press, 256 p.
- COLONNA F. [2004], *Récits de la province égyptienne. Une ethnographie sud/sud*, Sinbad, Arles, Actes Sud, 486 p.
- GAMBLIN S. [été 2006], « Thomas Cook en Égypte et à Louxor : l'invention du tourisme moderne à la fin du XIX^e siècle », *Téoros*, vol. 25, n° 2.
- LEGRAIN G. [1914], *Louxor sans les Pharaons*, Bruxelles, Éditions Vromant et C°, 222 p.
- SMITH V. [1977], *Hosts and Guests. The Anthropology of Tourism*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 341 p.
- TOHAMY S., SWINSCOE A. [2000], « The Economic Impact of Tourism in Egypt », *Working paper*, n° 40 : *The Egyptian Center for Economic Studies*, 78 p.
- URRY J. [1994], *Consuming Places*, London, Routledge, 257 p.
- VAN DER SPEK K. [2004], *Making a living from the City of Dead : History, Life and Work at al-Hurubāt in the Necropolis of Thebes, al-Qurna, Luxor*, PhD. dissertation, The Australian National University, Centre for Arab and Islamic Studies, Graduate Program in Political Science and International Relations in association with the Department of Archaeology and Anthropology, Canberra.